

m'y rejoignit aussitôt. Je la fis asseoir sur une petite chaise bien en face de moi, je pris ses mains dans les miennes et les yeux sur ses yeux :

— Rose ! dis-je. Je crains de n'avoir pas rempli mes devoirs envers toi... Je crains de ne t'avoir pas témoigné assez d'affection...

Rose voulut répondre, je la prévins.

— Ecoute moi sans m'interrompre. Lorsque tu vins au monde, j'avais déjà quatre ans. Un peu de jalousie pouvait m'animer contre toi : je ne devais plus être exclusivement chérie par nos parents. Je t'accueillis avec une grand joie, cependant. Sans regret, j'ai partagé avec toi les caresses de notre mère. Je t'ai protégée autant que mon âge me le permettait.

Je te préférerais à tout autre compagne, tu peux témoigner si mon amitié s'est démentie.

Tu as toujours été au premier rang dans mon cœur. Seule, l'affection que j'ai eue pour André a balancé, sans l'affaiblir, mon amitié pour toi.

Notre mère est morte... Elle t'a confiée à ma tendresse. Me suis-je montrée indignée de sa confiance ? Ai-je été pour toi une tutrice méchante, sans soltitude ? Ai-je cherché mon bonheur avant le tien ? Pour tous ces soins, que m'as-tu donné en échange ? Tu connaissais mon affection pour André. Tu n'iguorais pas, à quel point le malheur qui m'a frappée touchait les sources vives de mon cœur, car il me faisait craindre..... ce qui est arrivé !

Mais, Rose, devais-tu m'accabler ainsi ? Suis-je donc si peu à tes yeux, que ma douleur, notre amitié, la délicatesse, les convenances même, n'ont pu t'arrêter ?

Si, ce que j'ai peine à croire, tu as, tout à coup, assez aimé André pour ne pouvoir te résoudre à l'oublier, il fallait avoir confiance en moi. Ne devais-tu pas savoir que mon chagrin serait plus violent, plus cruel, arrivant ainsi inopinément. Loyalement prévenue, je n'aurais pas cette amère douleur d'être obligée de t'accuser,

Ne parle pas encore ! Laisse-moi achever. Tu aimes André,